

## **Le rôle de la surprise dans l'activité de recherche et son statut épistémologique**

Jean-Louis Genard

Professeur

Université libre de Bruxelles

Marta Roca i Escoda

Maître d'enseignement et recherche

Université de Lausanne

### **Introduction**

Dans cette communication nous allons traiter de la portée épistémologique de la surprise sous deux angles : celui des « dispositions » du chercheur et celui des paradigmes sociologiques dans lesquels il inscrit son enquête. Chacun de ces angles permet à sa façon de circonscrire ce qu'on pourrait appeler une « hospitalité » à la surprise. Nous partons de l'hypothèse que certains paradigmes sociologiques sont plus hospitaliers que d'autres à la surprise. La problématisation des objets de recherche, en particulier la plus ou moins grande « prise au sérieux » du poids des événements ou des raisons d'agir des acteurs, est corrélative de certaines dispositions du chercheur quant à l'ouverture et à l'étonnement. Par ailleurs, la posture objectivante, participante ou critique du chercheur détermine en quelque sorte sa disposition à la surprise. Un positionnement épistémologique davantage ouvert à la surprise sera plus favorable à l'exploitation de celle-ci et à sa rétroaction sur les hypothèses de recherche.

Pour ce faire, dans un premier temps, nous allons nous centrer sur des paradigmes sociologiques qui laissent peu de place à la surprise. En nous concentrant sur des approches de tendance structuraliste, nous allons questionner leurs catégorisations du social et leurs conceptions de l'acteur social. Dans un deuxième temps, nous nous mettrons à distance de ces approches pour ouvrir la voie à des paradigmes sociologiques qui présentent un potentiel plus grand d'ouverture à l'inattendu.

En nous inspirant des pragmatistes américains, William James, John Dewey ou Charles Sanders Peirce, nous allons assumer le fait que l'action se joue toujours en contexte ou encore que la vérité tient non d'une adéquation à quoi que ce soit, mais plutôt d'un accommodement ou d'une convenance toujours révisable. Ce qui, mis ensemble, présuppose à la fois qu'agir ou penser renvoie toujours d'une certaine façon à des hésitations, à des doutes, à un travail d'« enquête », ou une familiarisation, toutes choses jamais totalement assurées et toujours susceptibles d'être inopinément contredites. Cela dit, nous ne pensons pas que la nature des paradigmes et la posture du chercheur soient à elles seules capables de clore la question de l'hospitalité à la surprise, dans la mesure où elles ne déterminent certainement pas intégralement ce que le chercheur fait de ses étonnements et ce que ceux-ci lui font faire. Nous faisons donc l'hypothèse que la compréhension de la « productivité heuristique » de la surprise présuppose la saisie du plaisir ou du déplaisir que provoque la confrontation du chercheur à l'inattendu et renvoie donc, comme y invitent les termes « plaisir » et « déplaisir », à ce qu'on pourrait appeler une « esthétique de la recherche ». Pour finir, nous allons aussi prendre en considération la

dimension du contexte dans lequel la recherche s'inscrit, ce que nous appellerons sa dimension socio-politique.

### **Les paradigmes sociologiques et la place de la surprise**

La surprise est une expérience qui suppose une intensification affective, mais cette intensification est intrinsèquement liée à une dimension cognitive puisqu'elle est susceptible d'affecter le chercheur dans son travail d'élaboration théorique, à charge pour lui d'exploiter ou non ce potentiel cognitif. Les surprises peuvent prendre des formes et avoir des « raisons » différentes. Celles que nous envisageons ici sont celles où l'émergence de l'inattendu s'opère par rapport à des anticipations, des attentes ou encore à des situations familières au chercheur en raison du cadre théorique auquel il souscrit.

Ici la place de la théorie est donc importante. Nous pensons que certaines perspectives sociologiques peuvent accorder une trop grande place à la théorie dans le travail de problématisation d'une recherche et fermer ainsi la porte à la surprise ou à tout le moins à son exploitation. Ce sera chaque fois le cas lorsque les anticipations théoriques s'appuieront sur la description de « mécanismes » sociaux enfermant à priori la réalité. La théorisation sociologique se fait alors « totalisante » et dessine totalement à l'avance les cadres d'interprétation pertinents de l'empirie. Le chercheur appréhendera alors le terrain au mieux comme des illustrations empiriques de prémisses théoriques échappant à tout faillibilisme. Son regard sur le monde social sera donc focalisé sur ce qu'il veut illustrer sans accorder un espace à l'inattendu, à ce qui est en train de se passer ou à ce qui s'est passé. Du côté de la méthodologie, il nous semble qu'une démarche hypothético-déductive, dans laquelle le chercheur partira de postulats et hypothèses forgés bien en amont du travail empirique, ne laisse pas de place non plus à l'incertain.

Dans le marxisme, devenu « orthodoxe », par exemple, tous les phénomènes sociaux sont rapportables à leur infrastructure économique, dès lors, l'analyse des structures symboliques sera l'objet d'une lecture réductrice. Ce qui paraîtrait échapper au référentiel théorique y sera ramené « à la force du poignet » (Genard, à paraître). Nul espace pour la surprise. Il en va de même dans les « sociologies de surplomb » où l'action des individus est déterminée d'avance. Dans ce cas, si le chercheur au cours de son enquête rencontre des faits qui ne se plient pas d'emblée aux attentes théoriques, ces « surprises » seront rapidement rapportées aux canevas préétablis, sans pouvoir leur donner un effet heuristique ou épistémologique. Dans ces paradigmes, le chercheur tente d'expliquer des événements ou des dispositions sociales par la trame causale qui les ont provoqués. Il fait ainsi ce que Louis Quéré appelle « socialiser la surprise » (Quéré, 2002).

Si l'on se situe du côté de l'anthropologie et de la sociologie, on peut citer la perspective employée par Lévi-Strauss pour qui l'arbitraire radical des systèmes symboliques garantit une forme de transcendance par rapport aux intérêts pratiques. On pourrait dire la même chose de Bourdieu qui analyse l'ordre social sous l'angle de la détermination de rapports de domination et de conflits d'intérêts. Avec une telle théorisation, le chercheur se met d'emblée en position de surplomb par rapport à ce qu'il peut observer. Dans ce cadre, la surprise révèle un déficit de vigilance théorique du chercheur qui ne s'est peut-être pas départi totalement de « prénotions » avec lesquelles il lui faut

rompre. Un travail s'opère alors pour que ce qui apparaissait au premier abord surprenant ne le soit plus, non pas au travers d'une reconsidération des attendus théoriques mais plutôt au travers de la projection, à partir des attendus théoriques, sur ce qui apparaissait de prime abord surprenant, de catégories qui ramènent le surprenant à l'évident. La catégorie de l'illusio chez Bourdieu joue par exemple pleinement ce rôle en dispensant le sociologue de s'étonner que les acteurs puissent prêter à leurs pratiques un sens à mille lieues du sens que lui-même leur prête. Dans un tout autre domaine, la catégorie de l'auto-régulation systémique offre par exemple d'extraordinaires ressources pour naturaliser tout ce qui peut arriver, sans devoir s'en étonner, pas plus qu'en cherchant des explications plus complexes. La surprise renvoie alors au mieux à un réajustement des représentations du chercheur et en tout cas pas à une reconsidération de ses référentiels théoriques.

En ce sens, nous croyons que la question qu'il faut poser concerne le statut accordé au discours sociologique lui-même et à la manière dont il donne sens aux pratiques sociales qu'il analyse, par rapport à la manière dont les acteurs se rapportent à ces pratiques. Nous comprenons aisément ici que nous ne sommes plus face à la question de la rupture épistémologique telle qu'a pu la poser le positivisme, voire même que l'impératif de rupture épistémologique peut lui-même favoriser un étouffement du potentiel de surprise porté par la confrontation à l'empirie dans la mesure où il tend à situer a priori les pratiques sous l'horizon de l'illusion. Concrètement, la question est plutôt celle de la manière de différencier et de spécifier les statuts du discours du sociologue et la manière dont il décrit et interprète les rapports symboliques que les acteurs entretiennent avec la réalité sociale qui est la leur.

Pour illustrer cela, revenons sur Bourdieu et Lévi-Strauss. Réfléchissons d'abord à la détermination du statut d'un discours sociologique bourdieusien (opérant le dévoilement des pratiques au travers d'une rupture épistémologique) par rapport à celui des acteurs sociaux tels que ce discours les décrit (déterminés par leurs habitus). Pensons aussi à la différenciation entre le statut d'un discours sociologique décrivant des sociétés du mythe par rapport à cette pensée mythique elle-même (on se rappellera à cet égard la formulation de Claude Lévi-Strauss assimilant, dans ses *Mythologiques*, ses propres analyses structurales à un autre mythe). Dans la mesure où le sociologue ne se contente évidemment pas de rapporter les « représentations des acteurs » mais s'efforce de les comprendre et de les interpréter, cette question est inhérente à la démarche sociologique. Bien qu'elle soit souvent occultée ou réglée de manière dogmatique, le chercheur doit se poser la question de la spécification de son propre statut par rapport à celui qu'il prête aux acteurs. Au sein de la sociologie pragmatique, de laquelle on s'inspire, cette question se révèle au travers de la tension entre l'exigence de « prendre les acteurs au sérieux » (supposant de s'en rapprocher) et la spécificité du discours sociologique qui aurait à assurer une « montée en généralité » - cette deuxième exigence relevant bien d'un mode de distanciation (Genard, 2011). Pour notre part, on dira que les perspectives qui assument une ambition totalisante – où rien ne doit demeurer en reste d'explications et où les schématisations théoriques précèdent le travail empirique et ont vocation à en absorber les données – risquent d'« ontologiser » le social et de ne plus pouvoir se laisser surprendre (De Munck, 2011).

Disons toutefois que l'attitude inverse qui consisterait à rapporter la sociologie à la restitution ou à la simple description du discours et des pratiques des acteurs, fût-ce sous prétexte de les « prendre au

sérieux » présenterait un risque symétrique, auquel n'échappe parfois pas une sociologie qui tendrait à se réfugier dans une ethnographie purement descriptive, redécouvrant dans les anecdotes du quotidien de ses interlocuteurs l'exotisme désormais perdu de l'immersion au sein de sociétés « archaïques ». Là, le sociologue pourrait éventuellement faire des surprises que lui fournit son rapport à l'empirie l'occasion d'un enchantement permanent, s'émerveillant de la richesse de sa confrontation au réel, de la profusion d'inattendu qu'il recèle, mais, se contentant d'en restituer le sel, lui non plus ne tirerait de la surprise qu'un faible potentiel heuristique. C'est donc dire que la surprise possède une portée épistémologique dès lors qu'elle ouvre à des tensions réflexives, en l'occurrence dans ce que nous venons d'évoquer, à l'alimentation de tensions entre théorisations et empirie.

Les référentiels théoriques des sociologues peuvent donc être plus ou moins réceptifs à l'inattendu et à la surprise. En particulier, ils peuvent être plus ou moins disposés à « laisser parler l'empirie » et à en exploiter les apports. Si on se place dans le domaine de la sociologie de l'action publique ou de la régulation publique, la vision hiérarchique et pyramidale de la régulation politique s'inscrit dans une perspective institutionnelle du gouvernement des affaires publiques. Dans la plupart des travaux sur la régulation sociale, communément décrits comme relevant de l'approche « top down », la sphère spécialisée de la régulation sociale est présentée comme un univers autonome, son architecture est arrêtée et décrite comme un organigramme organiquement parfait, et elle paraît fonctionner d'une façon autosuffisante et automatique, en édictant souverainement des règles qu'elle se charge d'appliquer suivant un schéma centre-périphérie dans lequel le pôle crédité de l'ensemble du pouvoir (y compris de définition des problèmes) est bien entendu le « centre ».

La chose n'est finalement guère différente pour le regard « bottom up ». S'il procède à une inversion du « top down », il peut garder une même vue désincarnée sur le processus de régulation sociale, ainsi que sur les relations entre les sujets de l'action publique et les agents publics. Comme la première, l'approche « bottom up » peut tendre à homogénéiser trop rapidement la pluralité des agents publics et l'immense variété des actions qu'ils conduisent et des relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Une telle approche ne garantit pas à elle-seule une attention suffisante aux activités cognitives et pratiques de définitions des problèmes et d'organisation de l'action collective des sujets de la régulation.

Nos propres recherches sur l'action publique utilisent une perspective commune caractérisée par une volonté de prendre distance avec les sociologies politiques systémiques et institutionnalistes qui minimisent ou négligent les marges de liberté des acteurs. Mais nous nous gardons tout autant des sociologies de l'acteur stratégique qui ne laissent aucune place à une prise en compte de ses engagements normatifs. Ce parti-pris épistémologique nous a amené à développer des méthodes d'observation au plus près de l'action « en train de se faire », à accorder une importance centrale aux controverses et aux espaces où elles se mettent en scène, ainsi qu'aux manières dont les acteurs eux-mêmes lisent les processus dans lesquels ils sont engagés. Nous nous soucions également de leur contribution à la production sémantique et au contrôle de l'action publique, et nous sommes soucieux de la place des objets, comme « objectivations de la vie de l'esprit » (Simmel) ou comme « investissements de forme » (Thévenot, 1986), dans les processus d'institutionnalisation de l'action publique. Ces remarques témoignent de notre volonté de lier intrinsèquement nos recherches aux

questions épistémologiques, méthodologiques (Genard et Cantelli, 2008), mais aussi éthiques (Genard et Roca, 2010) qui sous-tendent et travaillent la recherche.

### **L'hospitalité à la surprise : le regard ethnographique**

L'attention à la surprise se rend nécessaire car c'est précisément face à une situation indéterminée que l'enquête surgit. On doit à Dewey d'avoir donné sa grande ampleur à l'activité de l'enquête. Selon lui, les ressorts de l'enquête relèvent d'une aptitude et d'un besoin communs à tous les êtres vivants, homme comme animal. L'enquête vise à rétablir l'équilibre de l'organisme et de son milieu et à ravauder l'unité du flux de l'expérience lorsqu'il y a rupture, ou qu'intervient un trouble dans une situation qualitativement unifiée et existentiellement éprouvée. Pour Dewey, il n'y a pas de différence essentielle entre les questions que posent les choix éthiques, moraux ou esthétiques et les questions qui ont une signification et une portée plus directement cognitives. Raison pour laquelle, il traite les questions morales et esthétiques avec un même esprit d'expérimentation et qu'il voit aussi en toutes enquêtes, y compris les plus scientifiques, une dimension esthétique (Stavo-Debaugé & Trom, 2004). Avec Peirce et James, Dewey propose aussi de définir la vérité par ses conséquences. La vérité est alors de l'ordre de l'événement, car elle se définit par ses résultats. Dans cette perspective, aucun modèle, aucune forme parfaite, ne surplombe la réalité et ne permet d'en épuiser le sens. Tissus d'interactions et d'expérimentations en cours, le monde est toujours en train de se faire et l'expérience que l'on peut en avoir doit toujours pouvoir être affinée et approfondie, dans un processus de constante transformation, qu'il s'agisse de mieux contrôler.

En suivant ces auteurs, nous dirons donc que les choses ne sont pas déterminées d'avance dans la pratique de l'enquête et que le chercheur doit toujours composer avec l'incertain. La surprise serait donc à la fois l'horizon et l'ingrédient de toute enquête. Et la démarche ethnographique nous semble être la plus à même de faire droit à la surprise. Bien sûr, l'ethnographie peut être au service de sociologies différentes, centrées sur les stratégies des acteurs, les organisations et les rapports de forces. S. Turner critique ainsi sévèrement l'observation sociologique qui se rapporte aux acteurs en les rendant indûment homogènes (Piette, 1996 : 25) et en les traitant immédiatement comme les membres d'une classe, d'un même un groupe, etc, en privilégiant d'emblée leur *sameness*, leur « mêmété ». Dans un tel cas, y compris sous un regard qui se veut ethnographique, le particulier et le discordant sont donc exclus. Un certain genre de sociologie bourdieusienne peut aussi tomber sous cette accusation. L'ethnographie n'est donc pas en elle-même porteuse d'un regard pragmatiste ou pragmatique.

Au-delà de formules comme « suivre les acteurs », l'ethnographie peut néanmoins porter des sensibilités dites pragmatiques quand elle s'interroge sur l'action et la coordination (Thevénot, 2006) sans chercher à les pré-définir, en les associant à des attributs et des rôles pré-établis, ou à les réduire à posteriori à la résultante mécanique de rapports de forces ou de l'équilibre d'intérêts (Cantelli et al. 2009). L'enquête ethnographique peut contribuer à « pragmatiser » le regard de l'analyste, dans la mesure où elle permet de tenir à distance des catégories d'analyses devenues ontologies (Genard, 2011 et de Munck, 2011). Si l'enquête ethnographique peut combiner une diversité de méthodes, elle privilégie l'observation in situ et s'attache à l'observation des détails (Piette, 1996).

Dans l'observation ethnographique, l'étonnement est une caractéristique intrinsèque au fait d'observer, car quand on observe, on ne sait pas ce qui va arriver. En ce sens, le travail ethnographique est pris continuellement par l'étonnement, et il prend toute sa valeur lorsque le chercheur entend ou observe des choses auxquelles il ne s'attendait pas (Cefaï, 2001), ce qui peut le conduire à se rendre compte de la non-pertinence ou de l'inadéquation de ses questions et de ses hypothèses (Piette, 2009). Face à cette situation indéterminée ou troublée, le chercheur doit savoir redéployer l'enquête, de sorte à réduire l'infélicité rencontrée. La logique de son enquête portera alors conjointement sur la détermination graduelle du problème et de sa solution. Si cela suppose que la formulation du problème puisse être contrôlée, il faut néanmoins que celui-ci soit marqué d'un minimum d'incertitude, sans quoi il n'y a pas véritablement d'enquête.

Si l'on revient à nos thèmes de recherche, ethnographier le politique implique un solide et délicat travail de description, tout en le débordant aussi par une exploration critique de l'action. « S'interroger appelle ici un degré d'ouverture méthodologique fort, capable de voir le surgissement, la surprise, l'inquiétude, mais aussi la stabilité à l'œuvre dans l'action publique » (Cantelli et al., 2009). Nos recherches tentent de regarder un monde en transformation, en utilisant des outils et des concepts qui nous aident à considérer sérieusement ce qui change et ce qui fait changer. L'action publique est donc pour nous la politique en action, et c'est elle qu'il s'agit de décrire. Notre souci de suivre l'action publique au plus près a néanmoins été articulé à des enquêtes historiquement plus englobantes, attentives à des phénomènes de plus large portée et faisant l'hypothèse de vastes transformations. Comme on peut le comprendre, le pluralisme est pour nous central et nous plaçons pour une composition des échelles et des modalités de l'observation, de sorte à pouvoir en rendre compte. Penser le pluralisme de cette manière permet également de voir ce que certaines formes d'observation et certaines hypothèses sociologiques réduisent et contraignent, permettent et empêchent. En ce sens, nous pensons qu'il faut dépasser l'horizontalité du pluralisme des valeurs ou référents de l'action publique, en regardant avec une égale attention la diversité des usages des choses et des formes d'expérience des personnes (M. Breviglieri et J. Stavo-Debaugé, 1999 et Pattaroni, 2005). C'est avec la conversion à ce pluralisme que la surprise reprend toute sa place. Car un tel pluralisme n'est pas seulement synonyme de diversité (des acteurs, des intérêts, etc.), il invite à prendre en considération ce qui compte pour les personnes, en se laissant surprendre et sans présager par avance de ce dont il est question, en se calant immédiatement sur les catégories de l'action publique. Le chercheur doit prendre en considération les différences qui importent aux personnes, indépendamment du fait que ces différences soient prises en compte et comprises par l'action publique.

### **Les (pré)dispositions du chercheur et ses postures**

La surprise peut aussi être liée aux « dispositions » du chercheur, que l'on pourrait spécifier en les situant sur une échelle d'ouverture à l'étonnement. Dans le travail du chercheur, dans sa confrontation à ses objets, qu'il s'agisse d'entretiens, d'observations participantes ou non, de dépouillement de documents ou d'archives, de lectures attentives de textes jusque là inconnus et que l'on découvre, ou de textes que l'on re-découvre, il y aurait comme une sorte de potentialité d'excitation et de surprise propre aux moyens de la découverte et aux matériaux approchés.

L'évocation de ces moments d'excitation renvoie alors à la fois à quelque chose comme une capacité de provoquer la surprise et comme une réceptivité ou une hospitalité subjective à sa survenue. Cela nous oriente vers une compréhension fine des dimensions à la fois intentionnelle et attentionnelle qui accompagnent le travail de recherche dans ses dimensions tant empiriques que théoriques.

Nous voulons faire ici référence à deux postures que nous avons analysées à plusieurs reprises. La posture objectivante et la posture subjectivante. Ces deux postures, par ailleurs inhérentes aux interactions ordinaires (Genard, 1994), couvrent en réalité de manière continue le spectre des méthodes sociologiques allant des méthodes les plus « objectivantes » de la sociologie quantitative vers les méthodes les plus « subjectivantes » de l'observation participante (Genard, 2011). En particulier lorsqu'elle s'inscrit au sein d'une ambition scientifique, la posture « objectivante » est associée à un certain nombre d'exigences de validité. Par exemple, celle qui attend de celui qui est en posture « objectivante »<sup>1</sup> de ne pas induire les comportements qu'il entend observer, ou les propos qu'il entend recueillir. Ou encore celle qui voudrait que ce que la posture « objectivante » a permis de recueillir comme données soit utilisé honnêtement dans le travail de théorisation sociologique.

Nous avons souligné précédemment à quel point les paradigmes structuralistes ou systémiques qui envisagent les agissements des acteurs comme des effets de structures tendent à considérer que les acteurs sont par définition dans une méconnaissance que le sociologue est appelé à dévoiler afin de mettre à jour la vérité de ces agissements. Une distinction claire est ainsi établie entre l'interprétation que les acteurs donnent de leur propre réalité et la *réalité telle qu'elle est*. Ceci implique que la connaissance scientifique produite par le chercheur est envisagée comme supérieure aux interprétations des acteurs, car même si elle demeure une construction de la réalité, elle est conçue comme le résultat d'un effort systématique de la part du chercheur pour rompre avec les présupposés du sens commun, et élaborer des interprétations soumises à l'épreuve de la vérification empirique.

On peut supposer que dialoguer avec un informateur dont on présuppose qu'il est dans l'illusion est évidemment très différent de s'adresser à quelqu'un que l'on prend d'emblée au sérieux, et dont on est prêt à considérer les capacités et compétences réflexives. Dans de tels contextes paradigmatiques, l'impératif de rupture épistémologique et d'objectivation risque fort de se trouver durci, en même temps qu'est accentuée ou radicalisée la dissymétrie entre le sociologue et ceux dont il étudie les agissements.

Si nous nous déplaçons maintenant de la considération des paradigmes sociologiques vers les questions méthodologiques, on peut soupçonner que le contexte d'administration d'un questionnaire standardisé, s'appuyant largement sur la dépersonnalisation de l'interlocuteur, présente le même type de risques. Plus l'ambition méthodologique d'objectivation sera forte, plus l'administrateur du questionnaire sera invité à demeurer dans une position de neutralisation de soi. Peut-être sera-t-il surpris mais à tout le moins sera-t-il instamment invité à ne pas l'exprimer.

---

<sup>1</sup> Pour une réflexion sur l'objectivation et la participation du chercheur lui-même, voir notamment l'article sur Pierre Bourdieu « L'objectivation participante », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p. 43-57.

Ces considérations nous invitent à comprendre que le rapport à ce qui surprend dans le travail empirique dépend fondamentalement des formes d'interlocution, de dialogue qui s'établissent entre le chercheur et son empirie, que ces formes d'interlocution soit médiatisées par des paradigmes sociologiques ou par des choix méthodologiques. Plus cette interlocution sera positionnée exclusivement dans le registre de la troisième personne, du pronom « Il », moins bien entendu aura de chance de s'ouvrir un dialogue avec ce que l'empirie apporte, tout dialogue présupposant une relation Je-Tu. C'est à notre avis, en ce sens qu'il faut saisir ce que recouvre l'impératif de « laisser parler l'empirie ». Laisser parler pour pouvoir entrer en dialogue avec.

Le rapport à la surprise gagnerait donc à être réfléchi par rapport à cette distinction dans les formes de l'interlocution. Plus il tend vers l'objectivation propre à la troisième personne, plus ce qui surprend sera saisi comme un symptôme de quelque chose qu'il s'agit de dévoiler, par exemple comme le symptôme d'une méconnaissance, d'une illusio, d'une appartenance... La surprise s'ouvrira à une certaine condescendance, il vaudra la peine de la raconter, elle fera sourire, elle communiquera l'étonnement... mais, tenue à distance, elle ne nous affectera pas. Plus au contraire la surprise est reçue selon la modalité Je-Tu, plus elle aura de chance d'affecter nos manières de comprendre, plus son potentiel cognitif aura des chances d'être exploité.

Cela dit, si les méthodes par nature objectivantes, comme les enquêtes quantitatives, ne créent pas les conditions du dialogue lors de l'administration des questionnaires, elles peuvent bien entendu réserver des surprises dont, en fonction des positionnements paradigmatiques, les potentialités heuristiques pourront être exploitées ou non.

A l'inverse des méthodes dont nous venons de parler, les dispositifs d'observation participante s'associent très souvent à des pratiques de « déconventionnalisation » du travail de recherche par lesquelles le chercheur tentera de « minimiser » son statut de chercheur, d'instaurer des relations de familiarité avec le milieu qu'il entend analyser, s'imprégnant du monde qu'il observe, cherchant à entrer en dialogue avec lui et étant davantage prêt à porter un regard ouvert sur ce qui arrive, et donc plus hospitalier à la surprise. Là où celui qui administre un questionnaire standardisé est appelé à maîtriser au mieux ses manifestations expressives, celui qui pratique les méthodologies participantes aurait bien de peine à maintenir une telle attitude. La méthode par elle-même appelle le positionnement Je-Tu et la difficulté est parfois là d'en sortir, c'est-à-dire de consentir à un retour vers une montée en généralité qui, éthiquement, peut sembler rompre avec les exigences de reconnaissance réciproque inhérentes à la relation Je-Tu.

Cela dit, la posture du chercheur ne se situe pas seulement entre des postures objectivante et participante, entre les soucis explicatif, compréhensif et critique (Genard, 2012), mais elle comporte, en quelque sorte de manière englobante par rapport à ces trois postures classiques de la sociologie, deux autres dimensions qu'il faut bien qualifier d'esthétique et de politique.

### ***La dimension esthétique :***

Si nous introduisons ici cette dimension esthétique en relation avec la question de la surprise, il faut bien saisir que les dimensions esthétiques inhérentes au travail du sociologue ne s'y limitent pas. Elles accompagnent bien d'autres choses. Il peut y avoir de la jouissance, de l'excitation dans le fait de communiquer une contribution dans un colloque important, dans le fait de s'en sortir habilement dans une discussion, de recevoir une évaluation excellente d'un article soumis à une revue... Et, du côté de la réception de la recherche, la même chose peut se décrire. Une communication peut nous convaincre cognitivement mais son auteur nous apparaît détestable tant il est imbu de lui-même... Tout cela mériterait bien sûr des développements plus substantiels que nous laissons de côté, pour nous contenter de réfléchir à cela sous l'angle de la surprise dans son apport épistémologique potentiel.

Nous pensons qu'il convient de considérer qu'il y a, inhérent au travail de recherche, quelque chose comme un plaisir qui, comme le dit Jean-Marie Schaeffer lorsqu'il cherche à circonscrire l'expérience esthétique à la fois en la désolidarisant de l'expérience artistique et en la solidarissant à une dimension cognitive (Schaeffer, 1996), s'était précisément sur cette dimension cognitive qui, bien entendu, sature le travail de recherche, contrairement à ce qui se passe dans des expériences esthétiques courantes qui tout en possédant une dimension cognitive n'en sont pas saturées, la dimension cognitive demeurant là, dans bien des cas, largement irréflexive. Et peut-être est-ce précisément parce que le travail de recherche est saturé cognitivement que sa dimension esthétique, si elle est pourtant bien présente, n'appelle en rien une théorisation ou un jugement, voire que sa présence peut tendre à être refoulée, en particulier évidemment au niveau de l'élaboration théorique. Il est bien sûr rare, si ce n'est dans des espaces externalisés comme les remerciements par exemple, que les rapports de recherche évoquent les plaisirs, les joies, les déceptions... que celle-ci a suscités. En suivant librement Schaeffer, on pourrait dire que les moments de surprise considérés dans le travail du chercheur sont ceux où cette surprise, qui se manifeste comme un état affectif spécifique intensifiant la dimension attentionnelle du rapport à l'objet – ce qui se passe ne passe pas inaperçu- porte en elle, parce que comme le dit Schaeffer cet état affectif possède une dimension cognitive, un potentiel de stimulation réflexive sur l'intérêt de connaissance. Etre surpris présuppose en effet une intensification attentionnelle qui est liée à une expérience de décalage par rapport aux anticipations, et dans le cas du travail de recherche qui nous préoccupe ici, par rapport aux anticipations de recherche. La surprise est donc une « occasion », qui peut être saisie ou non, qui s'avèrera productive ou pas, de reconsidération des coordonnées de la recherche en cours. Cet effet épistémologique de la surprise demeurant à notre sens contingent, en particulier eu égard au degré d'ouverture inhérent aux coordonnées théoriques préalables, ce qui nous reporte à la question des sociologies totalisantes évoquées précédemment.

Schaeffer conceptualise l'esthétique à la suite de Kant en la saisissant comme un type de relation avec l'objet. Une relation cognitive mais qui a cette caractéristique que cette relation cognitive est susceptible de plaisir, ou de déplaisir faudrait-il ajouter. La relation cognitive est associée chez Kant à un certain type de jugement que Kant appelle « réfléchissant » et oppose au jugement « déterminant », ce que l'on peut interpréter en comprenant que pour qu'il y ait relation esthétique il est nécessaire que la compréhension de l'objet – la relation possédant donc une dimension cognitive- ne se trouve pas enfermée dans le type de nécessité déductive que suppose le jugement déterminant, comme ce serait précisément le cas avec les sociologies que nous avons appelées « totalisantes ». Si l'empirie ne révèle rien qui ne soit déjà attendu par la théorie, alors l'expérience esthétique qui pourrait être associée à la

surprise disparaît en même temps que les conditions d'émergence de celle-ci. Seul peut en fait apparaître un déplaisir face à des situations qui ne s'intègrent pas aux anticipations de la théorie. Si le jugement qui accompagne le travail de confrontation à l'objet est réfléchissant c'est à la fois que ce rapport à l'objet est demeuré ouvert à la contingence (n'était pas enfermé d'emblée dans les conceptualisations théoriques), mais aussi qu'il a éveillé des suggestions cognitives, comme le rapport à l'œuvre d'art évoque pour Kant les idées de la raison.

C'est donc à condition de saisir l'activité de recherche comme une relation à son objet déterminée par un intérêt de connaissance, donc saturée cognitivement au niveau intentionnel, mais où cette relation dans sa dimension cognitive est susceptible de susciter du plaisir ou du déplaisir que l'on peut conférer un statut épistémologique à la surprise. Un statut épistémologique parce que cette dimension esthétique de l'expérience de recherche possède un potentiel évocateur par rapport à la construction théorique. En particulier, si ce plaisir ou ce déplaisir est lié à une surprise, on peut supposer alors, comme nous le soupçonnions précédemment, que ce que nous révèle le terrain ne répond pas totalement à ce qui était attendu. La surprise fonctionne alors d'une certaine façon comme le décrit Adorno à propos de l'esthétique négative. Pour lui l'expérience esthétique vraiment intéressante est celle qui perturbe nos manières habituelles, attendues, de penser, de percevoir, de comprendre, obligeant à des remises en question de nos référentiels. Même si, pour Adorno lui-même, cela demeure de l'ordre de la potentialité, l'expérience de la négativité n'étant pas une propriété de l'œuvre mais une virtualité de la relation à l'œuvre. Autrement dit, de la surprise le chercheur peut ne rien faire, peut la rapporter aux pertes et profits de la routine du travail de recherche sans en tirer le moindre parti, comme il se peut d'ailleurs qu'il n'y ait rien à en tirer de bien intéressant.

La référence à la surprise nous permet donc en quelque sorte de distinguer parmi les plaisirs et déplaisirs liés à la recherche. Certains d'entre eux n'étant pas forcément liés à la surprise, tous n'ayant pas de portée épistémologique, et ceux liés à la surprise n'ayant pas forcément de portée épistémologique. Ainsi, puis-je éprouver du plaisir dans la modélisation de données existantes, ou encore au fait de rencontrer des gens sympathiques lors d'une fréquentation du terrain, ou encore à ressentir un déplaisir en côtoyant des groupes dont les engagements politiques m'exaspèrent. Mais ces plaisirs et déplaisirs n'ont pas nécessairement de conséquence épistémologique, elles n'affecteront sans doute en rien mes constructions théoriques. Par contre, si ces plaisirs et déplaisirs sont attachés à des « surprises » au sens où nous les prenons ici, alors c'est qu'ils ont une portée épistémologique. Que des chiffres de corrélation ne soient pas ceux attendus et nous surprennent, que des acteurs nous racontent ou fassent des choses qui désorientent nos anticipations, que nos engagements critiques se trouvent ébranlés par ce que le terrain nous restitue... là c'est cette dimension esthétique de l'expérience de chercheur qui possède une portée épistémologique.

### ***La dimension socio-politique :***

Pour bien comprendre la place que prend la surprise dans le travail de recherche, la dimension de nature socio-politique doit aussi être prise en compte. La recherche est toujours une activité située et, en ce sens, le contexte dans lequel elle se construit détermine également l'ouverture de la recherche et

du chercheur à la surprise. On peut penser à plusieurs situations de recherche et à l'autonomie du chercheur quant à l'agencement et la disposition de la recherche. Une recherche opérationnelle, commandée dans l'urgence, réserve sans doute moins de place à la surprise. Ici on peut penser à des petits mandats que le chercheur prend en raison d'une situation professionnelle précaire, et où il doit répondre à des attentes très précises du commanditaire. Dans ces cas, l'objet d'étude est déjà construit à l'avance sans qu'il soit forcément un objet sociologique. Prenons par exemple une recherche qui doit évaluer une politique publique à petite échelle et qui est commanditée par l'administration publique dans l'urgence. Un autre contexte : un centre de recherche soumis à l'autorité d'un maître despotique, où à un régime de concurrence effrénée pour des financements extérieurs, deux situations qui mettent les chercheurs dans une situation de précarité sur le plan psychologique. La situation de recherche sera stressante, et la créativité des chercheurs réduite, nulle place donc à l'autonomie du chercheur et un rapport au terrain qui se trouvera biaisé. Le chercheur ne pourra pas s'approprier son terrain ni avoir un esprit d'ouverture avec la réalité qu'il observe. Nulle place donc à l'étonnement. Citons aussi le contexte d'hyper-formatage des normes de publication, que nous vivons aujourd'hui et qui conduit à la rédaction d'articles dont les contenus deviennent attendus et réservent peu d'opportunités de surprise.

En outre, pour ce qui est de la régulation de la recherche, notamment sous l'égide d'une régulation éthique, on voit apparaître de plus en plus de dispositifs conduisant les chercheurs à devoir soumettre leurs méthodologies, leurs protocoles d'enquête à des instances composées généralement de pairs chargés de statuer sur la validité normative voire juridique de leurs recherches. Ces instances sont susceptibles à la fois d'exiger des modifications voire d'imposer des interdictions. Cette tendance n'est évidemment pas propre à la sociologie, ni d'ailleurs aux activités scientifiques en général. Elle s'inscrit au contraire dans un processus généralisé de juridicisation ou de contractualisation des relations sociales, déplaçant les exigences de responsabilité du domaine de l'éthique vers celui du droit. Avec l'éthicisation de la recherche ce sont des instances de régulation qui entendent imposer des balises éthiques au déroulement de la recherche, en la conditionnant à l'acceptation formalisée de ces balises. Bref, ces balises éthiques se construisent préalablement à l'enquête et à sa logique processuelle, à travers une instance régulatrice décontextualisée par rapport au déroulement même de la recherche. Ceci a pour conséquence l'imposition d'une situation de formalisation qui va chercher à cadrer de manière contraignante les limites méthodologiques de la recherche, en précisant ce qui sera autorisé et ce qui ne le sera pas. Or la réalité de terrain et la dynamique même de la recherche possèdent intrinsèquement une dimension d'imprévisibilité qui condamne à l'avance l'ambition d'enfermer éthiquement les cadres de la recherche<sup>2</sup>.

### ***Pour conclure***

Dans ce court texte, nous avons voulu cerner les potentialités épistémologiques de la surprise. Nous avons montré comment certaines épistémologies mais aussi certaines conditions imposées au travail de recherche pouvaient favoriser une fermeture à ces potentialités.

---

<sup>2</sup> En ce sens, Fassin précise que ce décalage joue aussi bien par excès que par défaut voulant dire par là que la contractualisation éthique peut interdire certaines choses dont le travail empirique montrera qu'elles ne posent à vrai dire aucune difficulté éthique, tout comme elle peut autoriser - par déficit de prévisibilité par exemple - des choses aux conséquences éthiques importantes (Fassin, 2008).

En réfléchissant à la surprise, nous avons voulu aussi tenter de saisir le travail sociologique en lui restituant une dimension esthétique peu investiguée, souvent déniée. Par là, nous nous rapprochions des travaux des pragmatistes américains et en particulier des analyses que propose Dewey de ce qu'enquêter veut dire.

Lorsque nous sommes surpris, ce n'est jamais « sans raison ». Ce constat d'évidence laisse évidemment entendre que la surprise possède une composante cognitive. Et cette composante cognitive apparaît comme une invitation à la réflexivité, en particulier parce que si nous sommes surpris c'est que ce qui est arrivé ne s'est pas inscrit pleinement dans nos anticipations.

Toutefois, comme toute invitation, cette invitation à la réflexivité que porte en elle la surprise peut être honorée, déniée, méprisée ou refusée. Pour qu'elle soit honorée sans doute convient-il que le rapport que nous entretenons avec l'objet d'où provient la surprise soit emprunt d'hospitalité bien sûr, mais aussi de bienveillance, mais encore que le rapport que nous entretenons avec nos anticipations théoriques demeure ouvert au faillibilisme si nous nous plaçons dans une perspective cognitiviste, et, si nous nous plaçons dans un registre davantage éthique, demeure associé à un minimum de distanciation et, pourquoi pas, de légèreté.

### Références bibliographiques

Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p. 43-57.

Breviglieri Marc et Stavo-Debauge Joan, « Les identités fragiles : la « jeunesse » et « l'immigration » sous des regards sociologiques » in Cicchelli-Pugeault Catherine, Cicchelli Vincenzo et Ragi Tariq (dir.), *Les jeunes : risques, liens et engagements*, Paris, PUF, 2004, p. 159-176.

Cantelli Fabrizio, Roca i Escoda Marta, Stavo-Debauge Joan et Pattaroni Luca (ed.), *Sensibilités pragmatiques. Enquêter sur l'action publique*, Bruxelles, P.I.E Peter Lang, Collection « Action Publique », n°5, 2009.

Cefaï Daniel, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes » in : Cefaï Daniel et Trom Danny (dir.), *Les formes de l'action collective*, Paris, EHESS, col. Raisons pratiques, n°12, 2001, p. 51-97.

De Munck, Jean « Les trois dimensions de la sociologie critique », *SociologieS* [En ligne], Expériences de recherche, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 19 mai 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/3576>.

Fassin Didier, « L'éthique, au-delà de la règle, Réflexions autour d'une enquête ethnographique sur les pratiques de soins en Afrique du Sud », *Sociétés contemporaines*, n° 71/3, 2008.

Genard Jean-Louis, « Vers une approche épistémologique et une esthétique de la surprise du chercheur », à paraître.

Genard Jean-Louis, « Expliquer, comprendre, critiquer », *SociologieS* [En ligne], Expériences de recherche, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 07 janvier 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/3555>

Genard Jean-Louis "Pour une approche pragmatique des discussions éthiques" in les Actes du colloque *Variations sur l'éthique organisé en l'honneur de J. Dabin* les 20, 21 et 22 avril 1994 par les Facultés Universitaires Saint-Louis, Presses universitaires des Facultés Saint-Louis, Bruxelles, 1994, p. 621-643.

Genard Jean-Louis et Cantelli Fabrizio, « Êtres capables et compétents : lecture anthropologique et pistes pragmatiques », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 27 avril 2008, consulté le 20 mai 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/1943>.

Genard Jean-Louis et Roca i Escoda Marta, « La « rupture épistémologique » du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique », *Éthique publique* [En ligne], vol. 12, n° 1 | 2010, mis en ligne le 10 mai 2011, consulté le 20 mai 2013. URL : <http://ethiquepublique.revues.org/210> ; DOI : 10.4000/ethiquepublique.210.

Pattaroni Luca, *Politique de la responsabilité : promesses et limites d'un monde fondé sur l'autonomie*, Thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales; Université de Genève, 2005.

Quéré Louis, « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste » in Cefaï, Daniel et Isaac Joseph (coord.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2002, p. 131-160.

Piette Albert, « L'action en mode mineur : une compétence impensée » in Breviglieri Marc, Lafaye Claudette et Trom Danny (éds), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009, p. 251- 260.

Piette Albert, *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Métailié, 1996.

Schaeffer Jean-Marie, *Les Célibataires de l'Art. Pour une esthétique sans mythes*, Paris, Gallimard, 1996.

Stavo-Debaugue Joan et Trom Danny, « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey » in Karsenti Bruno et Quéré Louis (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, Editions de l'EHESS, 2004

Thévenot Laurent, "Les investissements de forme" in Thévenot Laurent (ed.), *Conventions économiques*, Paris, Presses Universitaires de France (Cahiers de Centre d'Etude de l'Emploi), 1986, p.21-71.

Thévenot Laurent, *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions La Découverte, 2006.